

Lorne, le chef des Menmonites dit à ce personnage éminent : « Nous sommes très contents de notre position, du pays et du Gouvernement. »

Aujourd'hui plus d'un de ces colons si énergiques possède une belle fortune.

Mais ces émigrants savaient fort bien qu'ils n'étaient pas venus au Canada pour s'amuser, pour culotter des pipes, pour aller au théâtre et vivre dans l'abondance comme un rat qui se retire dans un fromage. De même



que le simple soldat français porte dans son havre-sac le bâton de maréchal, ils savaient qu'ils tenaient au bout de leurs mains vaillantes l'aisance et peut-être la fortune. Ils savaient en outre que pour réussir il suffisait de vouloir.

Ils ont voulu et ils ont réussi.

Honneur à ces braves travailleurs ! Puisse leur exemple être suivi par beaucoup de déshérités de la fortune.

Vivant souvent loin des grands centres et disposant de moyens pécuniers fort restreints, le colon doit savoir pour ainsi dire se suffire à lui-même, surtout pendant les premières années de son installation. Il doit être cultivateur, bûcheron, charpentier, forgeron, vétérinaire, charron, jardinier. Sa femme doit s'occuper du ménage, de la basse-cour, de la laiterie. S'il a de grands enfants ils doivent se rendre utiles. Il y a toujours quelque chose à faire et chaque heure de travail doit augmenter la fortune ou le bien-être de l'émigrant.

Le campagnard canadien dépense fort peu d'argent : il trouve tout chez lui. Le lait, le beurre, le pain, le lard,